

Et si la poésie redevenait sauvage

par Gérard GEDELWEISS

*C'est entendu je hais le règne des bourgeois
Le règne des flics et des prêtres
Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas comme moi
De toutes ses forces.*

P. Eluard.

La poésie c'est, peut-être, si l'on veut me permettre le jeu de passe-passe mot, ce qui manque quand on a tout et ce qui reste quand on a rien ; évidemment dans notre siècle de lumière au néon où, semble-t-il, le confort matériel constitue un perpétuel but aux yeux des gens sensés insensibles et où la vie s'ouvre entre une automobile et un torche-cul automatique, le poète, l'homme poétique, créateur au tic-tac insoumis, reste la bête rare et étrange, le bout d'orange dans la mâchoire, le météore dans un tamis...

Mais lorsque des êtres se dressent et en appellent à la révolution violente, lorsque le vieux monde fout en branle ses flics et ses tortures et par suite met à jour les fissures de son temple, le poète se trouve propulsé dans la réalité et ses poèmes couchés tendrement au cœur des catapultes de la provocation ; la provocation ! seule arme pure, du simple cri de haine au pavé, tout pour la poésie est motif à explosion, à donner au poète la beauté de cette réalité qui l'entoure par laquelle il progresse jusqu'à l'expression poétique et pour laquelle son art se signifie aux yeux des hommes.

Il y a pour le poète révolutionnaire (et je lie ces deux termes en provocation aux naïfs puristes de la poésie en écrivain...) un rôle d'action poétique : l'écriture murale en est l'exemple, ce n'est pas le seul, du désintéressement à la beauté folle du grand refus, un rôle qui dépasse forcément la simple (auto)contemplation artistique et qui engage la poésie dans la quotidienneté, ferment irrémédiable et vivable, vivable pour ne pas dire « éternel », mot détestable entre tous, abjecte par sa définitive stagnation, lui donnant un impact parfait au service de l'insurrection. AU SERVICE et pour rétorquer aux membres gracieux(ses) de l'intelligentia

à hémistiches qui changent déjà mon visage en stand de tir, pour démystifier le faiseur de rimes aux mains blanches. MERDE au poète hermaphrodite, nos mains seront sales, nous sommes des hommes ET des poètes.

L'insurrection poétique reste le dernier sursaut de la création face aux diverses aliénations des sociétés autoritaires, c'est l'insurrection de l'esprit et du corps, irrémédiable comme un enfant qui veut naître.

Je prône la victoire sauvage de mes insurrections poétiques et place le combat définitivement où bon me semble, attirant ainsi dans les guets-apens de mes mots-araignées et sous le feu des mitraillettes à images, les lépreux de la poésie conforme, à légions d'honneur et autre catafalques de soie.

Insurrection à chaque instant de vie, sauvage et violente, aveugle parce que inexorable ; et ce désir de retrouver ou de redécouvrir la beauté continuelle de la vie nous entraîne vers l'inondation sexuelle de nos âmes, balayant les ruines en préparation et les cadavres tenaces, aux caveaux scellés par leurs soins.

Sur le grand écran de nos existences enfin libres et farouchement, bleuissent, rougissent les contorsions interdites et les cris anthropophages de vie. Nos lits prennent déjà la forme de nos persistances, élans vers ouvertures, femmes en feu...

Il y a, et cela est certain et cela est indéniable, parmi toutes les rues de nos villes, un interrupteur plaqué sur un mur, plaqué sur la vie, il attend, il attend votre doigt, pour qu'ensuite...

La subversion totale vient du fantastique, du livre d'enfant retrouvé, de l'étrange saisit au vol ; ce zigzag de l'esprit est notre seule chance de salut : « enivrez-vous », le merveilleux est à portée de visage ; vous ne pouvez pas vous tromper, s'il persiste un royaume, un refuge, un antre où se calfeutre le rêve, tremblant de froid, nos destriers nous y mèneront et les ponts-levis resteront définitivement ouverts.

Allez-y !

*Les femmes avancent mains
grandes ouvertes
bras tendus
Les hommes de même face à face*

*Tous, le soleil sur la peau nue
les seins pointés comme
les sexes cherchant la mer*

*Les mains se touchent
les bras se détendent
pour que les corps s'emboîtent*

POURSUIVEZ !

Récréation :

Crépuscule.

L'hémisphère gobe l'arme du soir.

La nuit résonnait déjà des martellements des enragés sur les pavés et des cœurs contre les poitrines.

Les bouches collées au silence. La rue retrouve son écho, bondissant à l'assaut des coquillages calmes au fond de nos oreilles.

La poésie est là, chat sauvage, recroquevillée ; la poésie est rue, comme elle : ouverte aux vaisseaux fantômes de ces refrains sans origines, sans destinations, fossiles perméables aux grêles de nos rêves.

Rue, buvard de poésie où la révolte se conjugue au présent.

Rue, nos retrouvailles se firent aux lueurs des pavés, au son des matraques.

Face à la servitude le poète-pirate plonge ses crocs dans la gorge des maîtres et passe à l'abordage des visages muets, cons, morts de vie morte.

Face aux chars d'assaut des poètes en uniforme il dresse, cheveux au vent, les bazookas poétiques, verges inverses...

Attention, attention la croix gammée a retrouvé sa moustache, le fascisme multicolore se balade en smoking, l'aristocratie poétique fait mumuse au salon. A foutre en l'air ; le poète doit asseoir son cul sur les poubelles, l'image faufile entre les doigts et la pierre, laisse, laisse l'image guider ta main sur les trottoirs :

*Ventre à l'air
bourrée de pavés
l'automobile brûle
C'EST SA SEULE UTILITE*

Phrases toutes nues, fanions déchiquetés, violentes : le cœur entre les dents, j'attendrai le jour sur la barricade, des émeutes aux carrefours de mes veines.

J'ai la langue en forme de kérosène.

Sortir de l'éprouvette de sa folie, la formule secrète de la rose noire, frémissante.

Le rôle du poète-sauvage est d'

*Abattre
Le flic au sourire de fils barbelés
Abattre
Les murs surmontés de tessons de bouteilles
Abattre
Abattre
Refermer les caveaux des vieillards qui s'obstinent à baver leur
morve et codifier les mots
Abattre
Tous les escaliers qui ne montent pas jusqu'à l'amour météorite*

Dada a déjà fait la route, l'araignée y retrouva ses empreintes, dans les oasis — FLASH — dans les toundras — FLASH — dans les steppes...

« Regarde, le chemin se forme derrière nous, nous sommes torpilles de vos âmes. On crève nos yeux pour que nos mains se trouvent plus facilement, que nos corps baobabs incessants atteignent la pieuvre gluante.

«Les femmes debout une à une sur les falaises de nos cerveaux ; la poésie sauvage s'ouvre entre leurs seins comme une bouche verticale.

«Elles s'élancent et planent.
comme un tigre entre la branche et l'antilope

FLASH

.....

Je répète

.....

«Les éphémères à l'autre bout du sexe se dévorent, requins, à la recherche d'une goutte de ton sang. »

Le vent feuillette les visages, autre à autre

Poésie sauvage = révolte

Le crayon ouvre le feu, sabre, allumette, hache du poète : les fleurs, belles inattendues, surgiront en rafales d'entre les rochers noirs. Que la jungle de nos nerfs surexcités envahisse vos villes ; ouvrez ! que le rêve se ressuscite dans les labyrinthes de vos cervelles et s'infiltré dans les murs. Ouvrez ! que notre sauvagerie s'élançe et frappe en pleine gueule le mur casqué de la loi, et frappe toujours, harcèle de ses venins tout juste mortels les ennemis du « désordre », les morts-vivants, les militaires ennemis congénitaux du poète...

J'écris sur les murs et j'écrirai encore des mots sans importance, j'écrirai toujours — c'est dégueulasse ? — non, c'est propre, plus propre que votre vie, propre comme une merde dans le crâne d'un prêtre — c'est con ? — non, ça égratigne les maisons tristes, immenses demoiselles, ça soulage l'imagination. Pour que le printemps vienne plus vite le poète détourna un vol de cigognes sur sa chaumière.

Guerre à la passivité : « l'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut dans la foule ».

Inutile ? dément ? c'est la haine de l'acceptation qui guidera nos doigts : l'inutile c'est celui qui dit oui à ce monde, amen ; celui-là avec son petit chapeau et ses huit gosses gueularés, celle-là la grosse, l'énorme conasse et son rire beurré, l'autre la fille blafarde, fanal dans la brume, et son courrier du cœur : conasse ! conasse ! je me révolte, révolte-toi ou crève !

Le pus coule de vos fenêtres, la merde pend de vos sourires et de vos sexes. Tu es maudit de n'avoir pas su maudire, tu es haïssable de n'avoir pas su haïr !

*J'ai la bouche
pleine de vipères
Le jour où je meurs, camarades,
plantez des bâtons de dynamite
dans mes yeux
Quelle joie après l'explosion
des copeaux d'iris partout sur leurs gueules !
sur leurs gueules !*

Wisigoths, Wisigoths nous sommes les hordes descendant à l'appel du massacre qui se prépare, enfin.

La poésie sauvage est beauté et innocence comme une bulle de savon entre les mâchoires d'une tenaille.

Il y a autour de nos visages les ondes gigantesques des tentations et des désirs ; j'ai rêvé du remplacement des hommes des métropolitains par des mannequins de cire et des chevaux de Marly par des hippocampes.

Je déplierai tes paupières après la nuit, mains jointes coupées net au poignet ; que Paris sombre dans la bouteille d'un clochard, pour réapprendre le masque à oxygène, sans masque à oxygène, des langues sachant lire sur d'autres langues les mots inenfantés et beaux.

Hommes respectables et respectés, ancêtres maudits, le cimetière c'est par là, vous êtes responsables de l'habitude : il faut que chaque instant retrouve sa palpitation véritable, que chaque jour soit un nouveau jour, qu'il n'y ait plus que côtés piles et côtés faces de terre, au hasard :

*Je serai là dans trois soleils
merveilleux rendez-vous
incertain, incertain, incertain
et si le temps est beau
et si le temps est laid
trois soleils
incertain
Viendras-tu si, l'arc-en-ciel ?...*

Langage indien, langage amour ; hommes des calendriers la malédiction pèse sur vos écritures cadavériques, il n'y a plus sur vos corps que nécrophores et religions, Jésus le mythomane hémophile a compris, il est rentré chez lui, dans le ventre de sa mère pour s'y dissoudre.

Cadavres ! la destruction des corps pousse vos squelettes vers les statues de pierre : un squelette enfile une statue et se tait, vous ne nous échapperez pas, cette fois.

La seule renommée c'est de vivre libre ; appel aux bûcherons de la révolte indomptable : ABATTEZ !

*Le geste se doit d'être
séparé de la raison
par des kilomètres et
des kilomètres de caresses*

Les méridiens lèvent leurs filets : échappée d'hommes.
Noirs, blanches... Blancs, noires...

Des enfants en damier, beaux ; sagaies de liberté.

Afrique noire, noire : l'Africaine, poitrine pam-tam, cuisses cannibales ;
Afrique, terre de feu aux baisers bleus, dans le Sahara de nos âmes se dispersent les oasis de ta fraîcheur, les puits de ton art nu et chaud.

Du haut des visages il tombe des larmes de réouverture de chasse.

La préhistoire de notre corps résiste-t-elle à la rencontre d'un homme et d'une femme ? Il coule des torrents d'amour sous les ponts de nos yeux.

Cherchez, la solution des visages se trouve quelque part sous les paupières. Il est un monde plein de ronces et de pierres domptées, où parfois, pour une rose un enfant froisse sa peau le long des fils barbelés, il est un monde où la coalition des mains sur une cuisse peut faire hurler, il est un monde et c'est le nôtre... quelquefois...

L'aiguille de l'horloge écaille le jour ; le poète se déguise en arrêt d'autobus et TOUT attend !

G. G.

Michel RAGON

URBANISME et ARCHITECTURE :

LA CITE DE L'AN 2000 (Editions Casterman)
LE LIVRE DE L'ARCHITECTURE MODERNE (R. Laffont 1958)
OU VIVRONS-NOUS DEMAIN ? (R. Laffont 1963)
L'URBANISME ET LA CITE (Hachette 1965)
LES VISIONNAIRES DE L'ARCHITECTURE (R. Laffont 1965)
PARIS DEMAIN (Hachette 1966)
LES CITES DE L'AVENIR (Planète-Denoël 1966)

CRITIQUE D'ART :

L'AVENTURE DE L'ART ABSTRAIT (1956 épuisé)
LA PEINTURE ACTUELLE (1959 épuisé)
LE DESSIN D'HUMOUR (Fayard 1960)
NAISSANCE D'UN ART NOUVEAU (A. Michel 1963)

HISTOIRE SOCIALE :

HISTOIRE DE LA LITTERATURE OUVRIERE, 1953
KARL MARX, 1959

ROMANS ET RECITS (Editions Albin Michel) :

DROLES DE METIERS 1953
DROLES DE VOYAGES 1954
UNE PLACE AU SOLEIL 1955
TROMPE L'ŒIL 1956
L'HONORABLE JAPON 1959
LES AMERICAINS 1959
LE JEU DES DAMES 1960
LES QUATRE MURS 1966

En vente à la LIBRAIRIE PUBLICO et dans toutes les LIBRAIRIES